

HARRY BERNARD (1)

I

Cet écrivain qui fut trois fois l'heureux gagnant du Prix David se trouve, à l'heure présente, un remarquable prosateur, un romancier plein de ressources, un nom dans la province, qu'on ne prononce pas en vain, et autour duquel, précisément parce qu'il a de la valeur, s'agitent des disputes, des querelles littéraires qui ne manquent pas d'intérêt, qui ne manquent pas surtout d'attirer l'attention d'un public, que l'on croyait en léthargie depuis quelque vingt ou cent ans.

M. Bernard a fait de la littérature un métier, son art et sa profession. Il écrit deux ou trois livres par année, et chose qui peut paraître extraordinaire, il finit par les vendre. Ça aussi, c'est un roman vécu. Il est rédacteur en chef du journal le *Courrier de Saint-Hyacinthe* et de la nouvelle revue l'*Action Nationale*. C'est un travailleur infatigable, et il reçoit de toutes parts des encouragements, ce qui n'est

(1) — *Essais critiques*, Ed. Albert Lévesque ; *Juana, mon aimée*, roman, Ed. Albert Lévesque.

pas pour l'arrêter en si bonne voie. Bien d'autres, à sa place, et disposant des mêmes moyens, seraient peut-être plus encombrants et moins humains, et moins propres.

Il va sans dire que tous les critiques ne pensent pas comme moi à son sujet. Il appartient, du reste, à la critique de juger sévèrement un auteur qui commence à devenir célèbre. Et je ne crois pas que M. Bernard ait jamais exigé que les critiques fussent unanimes à louer ses ouvrages. Il signe un livre et le met dans le public. Chacun a le droit de dire franchement ce qu'il en pense. Il ne refusera pas même au pamphlétaire l'honneur de l'éreinter, sachant fort bien que ce lui est une réclame et qu'à la fin des fins, il aura les rieurs de son côté. Qu'on aime ou qu'on déteste les livres de M. Bernard, il faut bien admettre qu'ils sont le fruit d'un patient labeur et l'expression d'un esprit curieux, en quête de situations dramatiques *épatantes*, aussi bien que le résultat d'une psychologie appliquée, où son "moi" joue et tient, du commencement à la fin, le premier rôle. De tels travaux forcés, ou non, ne peuvent laisser la critique indifférente, et c'est ce qui explique qu'on parle tant de M. Bernard dans les journaux, dans les

revues, dans les salons, partout, du premier janvier au trente-et-un décembre de chaque année.

Il est l'auteur incontestable, incontesté de *L'HOMME TOMBE* et de la *Terre vivante* et de la *Maison vide*. Mais il n'est pas vide. Et la rapidité avec laquelle M. Bernard publie lui fait honneur. Il comprend la littérature. Il connaît son métier. Il ne craint ni la guerre, ni la paix. (À sa façon). Décoré, il est puissant. Mais ses ouvrages n'ont pas tous la même valeur. Il arrive même que cet homme de lettres, ambitionnant de trop écrire, n'écrit plus du tout.

Le roman lui appartient, c'est vrai. C'est déjà beaucoup. C'est énorme. Mais il ne faudrait pas qu'il poussât sa barque sur des mers trop orageuses et lointaines de la critique. C'est ce qu'il a fait cependant, n'allant pas moins jusqu'à vouloir partager ce royaume avec les juges les plus compétents.

J'ai déjà eu l'honneur de critiquer les critiques d'un jeune critique. Pour un moment j'ai oublié cette encre qui m'a laissé un goût d'amertume. J'ai montré dans le temps l'inutilité de ces paraphrases, de ces précautions oratoires, de ce style de dentelle et de guipure,

de ce gâchis intellectuel enfin, dont le but direct et trop visible est d'atteindre à la grande renommée par les chemins tortueux, si commodes de la réclame commanditée. Autant de défauts que je ne rencontre pas chez Harry Bernard, critique. Plutôt, il a le courage de ses opinions et l'orgueil de ses extravagances, ce qui n'implique nullement que ses *Essais critiques* soient sans défauts. Je leur en trouve plusieurs et franchement j'aime mieux déclarer tout de suite qu'il y a trop de Brunetière en lui :

"Les *Signes sur le sable* de M. Emile Coderre ne révèlent pas une forte personnalité. On y trouve, cependant, au côté d'une notable connaissance du métier littéraire, des tentatives d'évasion de la banalité ambiante. Ajoutez à cela, en notre temps de relâchement universel, le culte de la beauté, le souci de la forme. Qualités rares, qui suffisent à mériter à l'auteur l'estime des lettres." (page 161).

Franchement, si je savais devoir écrire de la sorte un jour, je me mettrais tout de suite à balayer les rues, besogne que je considère plus honorable. Ce n'est pas tout. Ou M. Bernard ment sciemment, ou il ignore ce que c'est que la forme et le culte de la beauté en

attribuant de telles qualités au jeune Coderre que je me rappelle avoir lu, il y a quelques années. La forme, la forme ! Savez-vous au juste, peut-on savoir au juste ce que c'est ? En tout cas, M. Coderre en a une qui ne vaut pas cher. L'auteur des *Signes sur le sable* ne manque pas de sensibilité poétique à la Desillets, il peut avoir le culte de la beauté comme tout débardeur intelligent, mais quant à la forme, c'est encore à venir, vous pouvez me croire.

Admettez que le Brunetière que je retrouve dans M. Bernard ne lui porte pas chance. Mais il y en a toujours assez pour savoir à quelle enseigne il loge.

Contrairement à plusieurs critiques il lance parfois des éclairs d'originalité et se moque royalement des préjugés littéraires, ce qui m'enthousiasme avec amour.

"Rien n'est plus difficile que la critique, appliquée à l'oeuvre poétique (et au roman donc ?). La critique est une science, la poésie un art immatériel, fluide, fuyant même. Il faudrait presque nécessairement, pour comprendre à fond la poésie, être soi-même artiste, connaître les ressources et secrets du vers, sa flexibilité, sa ductilité." (page 113) ;

Ou encore. (page 126).

“En matière littéraire. Fournier voyait juste. Il avait du goût, de la franchise, du courage. Très cultivé, il avait un jugement qui lui faisait rarement défaut, dès qu’il s’agissait de lettres. Il disait ce qu’il pensait, sans parti pris comme sans ménagements. Il avouait de la même façon, par contre, la bonne impression ressentie. Méprisant l’opinion, se levant seul contre cette opinion, il sut à propos d’ouvrages qui firent en leur temps du bruit, à Montréal ou à Québec ramener les choses à des proportions raisonnables. Il a tué des ridicules, détruit des préjugés, renversé des idoles réputées sacrées.”

Voilà ce qui s’appelle parler juste et net. Le malheur veut qu’il ne se tienne pas toujours dans des sphères aussi pures et aussi élevées. Je me demande même si M. Bernard a jamais su, au juste, ce qu’est la poésie véritable ? Car, enfin, écoutez-le :

“Dans son livre des *Mauvais maîtres*, auquel nous sommes forcés de revenir, Jean Carrère écrit de Baudelaire qu’il fut comme Musset, “un propagateur de lâcheté morale.” “A eux deux, dit-il, des générations entières doivent de n’avoir pas osé vivre, ou de s’être

attardées longtemps dans le néant des rêveries”. Il est facile, pour peu que l’on s’en donne la peine, de continuer jusqu’à nous le raisonnement, de montrer la part d’influence qu’eurent à tour de rôle, sur les poètes canadiens, Baudelaire et ses continuateurs . . .”

Et un peu plus loin, page 23 :

“Il n’y a aucune raison pour que nous rééditions, sous notre signature, les *Fleurs du mal*, les *Névroses* ou les *Amours jaunes*, etc.”

Quel blasphème ! Si je tenais sous la main le signataire de ces lignes malheureuses, je saurais lui fermer la bouche. Je ne m’explique pas que M. Bernard qui se pique de littérature et d’intelligence critique parle de la sorte. Appartiendrait-il, lui aussi, à cette légion d’intellectuels canadiens qui veulent balayer de la terre tous les beaux livres français, à ces tartufes qui posent à la vertu, sans mot, et se délectent secrètement à des histoires parfois ignobles ?

J’ai le droit de poser cette question à M. Bernard qui, après tant d’imbéciles, vient de s’attaquer au dieu Baudelaire. On est surpris, après cela, de voir le peuple dans l’ignorance de toute littérature artistique. Rien de surprenant lorsque des chefs d’écoles, des critiques

autorisés tiennent devant le peuple des propos aussi ridicules et monstrueusement ineptes.

Baudelaire est plus qu'un dieu de la sainte Poésie. Il est un homme. Il ne craint ni la douleur, ni la mort : et il les chante avec une pénétration et un lyrisme comme jamais les hommes n'en avaient entendu avant lui.

Certes, ce que Baudelaire a écrit, soit en vers, soit en prose n'est pas à l'usage des ignorants ou des petites pensionnaires. Mais Baudelaire n'est pas un mauvais auteur ni un auteur mauvais. Il est plutôt un auteur sain, un reconstruteur, l'homme des mystiques salvatrices, des *vrais* repentirs et des terribles malaises qu'engendre le remords ou la pénitence totale. S'il est un homme capable de se jeter dans le puits de la luxure après avoir lu les *Métamorphoses du Vampire* , eh bien ! cet homme, de toute éternité, est voué à ce péché capital, y pourrira avec toutes les syphilis imaginables, qu'il ait lu les *Fleurs du mal* ou non. Cet homme est perdu par sa propre faute et ses propres instincts. Baudelaire n'a rien à voir là-dedans. Plutôt, je connais un esprit intelligent et fort distingué qui s'est guéri de la hantise sexuelle et du délire de la femme perverse par la lecture

quotidienne de Baudelaire. Il faut l'entendre réciter par cœur la *Charoqne* ou *Femmes damnées* pour voir jusqu'à quel point la poésie mâle, la poésie forte, la poésie chrétienne, la poésie pure peut illuminer une belle âme, la reconforter et la pousser volontairement vers des chemins de lumière et de bonté !

Dire que Baudelaire a du talent c'est commettre un sacrilège. Dire qu'il possède un génie que les hommes frivoles n'ont pas encore compris totalement, c'est dire une vérité profonde, c'est aimer le vrai et le Beau. Que M. Bernard ne pense pas de la sorte il nous reste de le plaindre comme on plaint un aveugle qui n'a jamais vu l'aurore, une belle fleur, une belle femme.

Baudelaire artiste, Baudelaire écrivain pur, est, de l'avis de ceux qui s'y connaissent, de ceux qui pensent et de ceux qui comprennent (culture ou pas culture) le plus grand Poète de la littérature française. Sur cette question je préfère m'en tenir à l'opinion d'un Léon Daudet, l'un des hommes les plus intelligents de notre époque et qui déclare carrément ceci :

“Baudelaire dépasse largement Victor Hugo, comme ce qui est médité dépasse ce qui est improvisé, comme ce qui est condensé et con-

centré dépasse ce qui est diffus, comme ce qui est intelligent dépasse ce qui est instinctif, comme ce qui est en puissance dépasse ce qui est en expansion. Baudelaire était dépassé dans le stupide dix-neuvième siècle. Il appartient à la Renaissance, au grand courant de beauté et de savoir, à l'humanisme en fleur que domine cependant le drame du Calvaire." (cf. *Les Pèlerins d'Emmaüs*, page 113 et toute l'étude sur Baudelaire).

M. Bernard croit sérieusement que Baudelaire nous a fait un tort considérable et que si nos lettres sont soutenues, en vers surtout, par des idiots-nés, par des imitateurs sans talent, des pilastres et des esprits malades, la faute en est à ce pauvre Baudelaire. C'est bien dommage pour le jeune critique, mais son livre sera jugé (lui et son livre) sur cette seule affirmation dérisoire.

Tomber de si haut c'est tomber pour toujours.

Je nomme une horreur le fait de rapprocher le dieu Baudelaire, cet *éventreur* de passions, plus grand que Shakespeare, plus vrai que Dante, plus artiste que Racine, du névrosé ignorant et du bohème dangereux Rollinat. Et quand on pense qu'il faille lire de tels

critiques canadiens pour savoir que nous côtoyons une littérature canayenne. Quelle aventure !

Si Dieu qui dispose des génies donnait à notre race un Baudelaire, quel couronnement ce serait, quelle éternité de gloire ! Ne craignez rien M. Bernard, les Baudelaire ne sont pas près de naître chez nous. Nous aurons des Coppée en masse, des Lamartine itou, des Musset (Choquette sait ce que je veux dire), voire des Hugo, des gros hugos hugotant, hugonisant, mais un Baudelaire ! Non, non, n'y pensez pas. Ce serait trop beau.

Certes, que des petits jeunes gens, destinés au commerce des épicereries, se soient crus poètes et aient imité Baudelaire dans une langue de papous, c'est là une faute grave ; plus, un sacrilège. Mais s'il nous eût été donné au Canada de posséder un Baudelaire véritable, un autre Baudelaire qui serait Baudelaire, un écrivain qui fut soi-même, original et qui serait descendu plus profondément encore dans le cloaque du cœur humain que l'artiste des *Fleurs du mal*, du coup une littérature nationale eût été fondée et l'immortalité de la race, franchement et définitivement établie.

Quant à imiter, s'il faut s'en tenir à cette

infériorité intellectuelle, il vaut mieux encore imiter Baudelaire, ce géant du verbe et de la Pensée pascalienne au lieu d'imiter Coppée, Heredia, Mendès, Aicard, la comtesse, Mercier ou tant d'autres sous-produits et qui causent plus de tort à l'esprit (vous le verrez dans cinquante ans) que toutes les "Charognes" superbes, si vraies, si artistiques, si humaines, si "charognes" du Terrible Baudelaire.

D'ailleurs, on piétine ; on n'avance pas. Le point important reste celui-ci, qu'on le veuille ou non : si nos poètes avaient du génie on ne cherchera pas à savoir où ils ont puisé parfois leur raison d'écrire ou l'éclair permanent de l'inspiration. On les accepterait comme tels : des génies, des Baudelaire. Qu'ils imitent ou n'imitent pas ; qu'ils subissent l'influence de Baudelaire au lieu de celle de Mercier ou de Botrel, si les canadiens n'ont pas ce talent original, ils sont d'avance voués à toutes les malédictions et aux sarcasmes d'une foule intelligente qui peut importer sa nourriture spirituelle de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et de Russie.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de discuter sur des esprits supérieurs tel que l'auteur des *Fleurs du mal*, il faut plonger un peu plus

profondément que ne l'ose M. Bernard. C'est toujours la même question torturante et difficile qui se dresse devant nous : celle du catholicisme et du mysticisme, sujet lourd de conséquences morales que peu de cerveaux sont capables de résoudre. Personnellement, j'accepte, je comprends, je saisis le catholicisme tel qu'adoré, tel que pratiqué, tel qu'entendu, tel qu'enseigné par Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Huysmans, D'Aureville, Villiers de l'Isle Adam, Léon Bloy et Charles Péguy.

Baudelaire reste le vrai catholique qui possède l'amour de Dieu plutôt que la crainte de l'enfer. Il ne joue pas à la confession, ni à la pénitence. Il est sincère, et un malaise continuel le tient cloué sur la croix aux pieds du Christ. Et parce qu'il est sincère il dit des vérités profondes qui déchirent les entrailles des faux catholiques, des catholiques en sucre d'orge, comme il en est malheureusement trop.

De là, l'anathème qui pèse sur l'oeuvre de Baudelaire.

N'importe, il vivra. Il vivra encore en pleine lumière quand tous les faux poètes catholiques ou non qui auront chanté d'une façon ridicule, ignorante ou tuberculeuse la

patrie, la première argile et la première terre, seront disparus depuis longtemps dans la mémoire des hommes.

Voilà pour l'idée Baudelairienne au Canada.

Je remercie M. Bernard de m'avoir fourni l'occasion de dire brièvement et avec franchise ce que je pense de cette influence néfaste dans la province de Québec : la lecture de Baudelaire. N'y revenons plus. Et il est préférable pour lui de ne pas insister.

Les autres articles qui composent les *Essais critiques* sont moins intéressants et plus mal écrits. Qu'il traite de Coderre, de Blanche Lamontagne, de Fournier, de Roquebrune, de Dantin, de Chauvin, il est heureux de se servir de l'encensoir traditionnel.

S'il a des reproches, des conseils à lancer à ces écrivains connus, respectés, il le fait toujours avec des ménagements de couturière à gages et avec une douceur qui me fait sourire, moi et Bernard Shaw.

Le lecteur voit bien que M. Bernard (pas Shaw) voudrait se fâcher tout rouge et dire franchement ce qu'il pense, mais sa culture l'en empêche peut-être. Rien de plus curieux comme analyse d'écriture canadienne. La peur

a gagné le camp des critiques : les auteurs peuvent dormir tranquilles et s'encenser au réveil, mutuellement.

On me fera grâce de ne pas tout citer. Toutefois, je ne résiste pas au plaisir de montrer par quelques exemples cette manière un peu louche, un peu nuageuse, toujours émolliente de tomber les auteurs.

Specimen No 1 : "Ma *Gaspésie* (de Blanche Lamontagne) est un livre qu'on hésite (les italiques sont de moi) à analyser. Il n'a pas les qualités qu'on lui attribue d'avance, il n'a pas non plus ces défauts qui font classer un ouvrage en un tournemain. Il possède, par contre, un ensemble de qualités et de défauts qui déconcertent le lecteur. C'est dommage, se dit-on après chaque livre de Blanche Lamontagne, que cette femme ait tant de talent joint à si peu de préparation."

Specimen No 2 : "On nous permettra bien maintenant, après avoir dit les qualités de l'oeuvre, d'en souligner certaines faiblesses. *A vrai dire, nous n'insisterons pas.*"

Specimen No 3 : "Nous n'entreprendrons pas de signaler dans le recueil de M. Coderre, toutes les qualités et toutes les faiblesses. Ce serait long, probablement inutile. Remar-

quons seulement, avant de passer à autre chose, que l'écrivain dépare son livre, à tout propos par une malheureuse tendance à philosopher, visiblement inspirée de Vigny ou de Sully Prud'homme."

De tels jugements, et de la façon avec laquelle l'auteur les exprime, impliquent une discipline (la discipline de la Peur) dangereuse qui finit par obscurcir toute analyse littéraire.

M. Bernard me paraît supérieur dans les vues d'ensemble, là où il ne peut blesser personne en particulier, dans ses articles d'ordre général. Je me permettrai, cependant, de relever quelques erreurs au cours de cette lecture agréable (de la page 25 à la page 93) et qui sont de nature à mêler beaucoup les opinions contraires, pour en réaliser, à la fin, un produit douteux.

Son article sur le *Régionalisme littéraire* est un des meilleurs du volume. Il y a de la force, de l'argumentation, du parti pris, de l'absolu, enfin tout ce qui peut contribuer à consacrer un passage. Mais l'auteur va parfois trop loin. Il affirme d'un ton professoral : "Notre littérature sera aussi française."

Un mot, s'il vous plaît, monsieur l'auteur.

Vous n'ignorez pas qu'un peuple quel qu'il soit ne peut parler, ni écrire parfaitement deux langues. N'amenez pas l'exemple de la Belgique. Il est vrai qu'il y a *quelques* littérateurs belges, mais ceux-ci ne se sont jamais morfondus dans le régionalisme. Verhaeren est un poète universel, par son inspiration et par le jeu de ses vers.

La langue ne s'apprend point à l'école. La langue est dans le sang. La langue vient du sein maternel et prend sa source dans la vie familiale quotidienne. Nous avons une langue mi-française, mi-canadienne, apprise au foyer, sur les genoux du peuple. C'est celle qui devra servir au littérateur de chez nous. Nous avons besoin d'un dictionnaire canadien fait intelligemment, non pas par des grammairiens, mais par des poètes du terroir et par des écrivains exotiques qui possèdent à la perfection l'intelligence des mots, laquelle donnera naissance à des associations d'idées multiples. Si nous persistons à écrire dans la langue parlée couramment par les écrivains français, nous ne parviendrons jamais à produire des livres supérieurs aux leurs, et pas un peuple sur terre ne lira nos oeuvres, qu'elles traitent du terroir ou non. Nous sommes engloutis

par la quantité et la qualité d'ouvrages français. Ne tentons pas cette aventure : ce serait nous perdre à tout jamais.

Restons canadiens. Non pas par la langue française, ce qui est un contre-sens, mais par notre langue que l'histoire canadienne a mis un siècle et demi à édifier, mot par mot, locution par locution, image par image. Si un romancier, par exemple de chez nous, veut donner un nom expressif à une hachette dont se servent les guides dans les bois et qu'il n'y ait pas de mot canadien ou français assez fort pour désigner cet humble objet, alors qu'il écrive le mot indien ou qu'il en fabrique un de toutes pièces, sans l'affubler de guillemets, avec le plus grand naturel du monde. Les français, les étrangers qui nous liront se donneront la peine de chercher la signification de ce mot. Allons-y franchement. Ne craignons pas les canadianismes. Ils sont beaux : pleins de couleur et de sons. Mais écrivons. Tout est là. Peu importe la langue : soyons réalistes, originaux : soyons nous-mêmes. Dites réellement ce que vous voyez avec des mots à nous, et du coup ce sera original, la langue canadienne aidant, nous aurons une littérature nationale.

L'élite intellectuelle enseigne que nous sommes une province française. Est-ce si vrai que cela ? Ne sommes-nous pas plutôt une province canadienne qui a gardé de la France certaines coutumes, certaines expressions, certains idéals et beaucoup de naïveté ? Mais nous n'écrivons pas le français des littérateurs français. C'est impossible. On nous enseigne à l'école deux langues. Nous parlons couramment deux langues. Nous ne saurons jamais parfaitement ni l'une ni l'autre, pas plus que les Belges, du reste, qui parlent un français inintelligible. Nous n'avons pas de vocabulaire. Nos meilleurs journalistes, Bourassa en tête, possèdent à peine (au courant de la plume) deux mille mots. Jugez des autres.

Il n'y a pas longtemps un poète fort connu déclarait dans un salon qu'il est le seul au Canada à parler et à écrire parfaitement sa langue, la langue française naturellement. C'est pousser un peu loin l'amour de soi, car sur ce point, j'en connais un autre qui pourrait lui en remontrer : Olivar Asselin. Mais Asselin n'est pas un auteur canadien : c'est un Français perdu, égaré sur nos rives.

Il reste donc à nos romanciers et à nos poètes de se servir du vocabulaire canadien qui n'exis-

te nulle part ailleurs. C'est à ce prix, croyons-nous, et à ce prix seulement que nous établissons une littérature nationale.

Mais la langue n'est pas tout : il faut le génie.

M. Bernard qui est plein de condescendance pour les professeurs, rappelle, pour se fortifier, sans doute, cette direction de M. Antonio Perrault : "Souhaitons que nos écrivains étudient d'abord les faits et la nature de notre pays, *regardent nos lacs et nos montagnes* . . . Ils formeront ainsi leur âme canadienne . . ."

Mais mon Dieu ! depuis cent ans nos littérateurs canadiens regardent nos lacs et nos montagnes et n'y voient rien, ne trouvent rien d'original, de nouveau. Que voulez-vous que j'y fasse ? Culture ou pas culture, nos auteurs ne peuvent être célèbres s'ils ne savent pas où et comment appliquer leur talent. Voilà une question beaucoup plus grave. Les critiques du genre et de l'école de M. Bernard et de quelques autres se gardent bien d'y toucher, pour des raisons que l'on devine. Si M. Hémon a écrit un beau livre, ce n'est pas parce qu'il l'a écrit en français ou en canadien, c'est parce qu'il a vu. Parce qu'il avait du talent, presque du génie et qu'il a su s'en servir.

Dans un passage de son livre M. Bernard dit qu'il faut écrire en français ; que nous sommes restés des Français ; dans un autre endroit il déclare péremptoirement qu'il est nécessaire de recourir à des expressions canadiennes, d'avoir notre parler propre. Qu'est-ce qu'il veut au juste ? Le lecteur demeure sceptique et craint d'avancer. M. Bernard est jeune ; il n'ose compromettre son avenir. Par ce côté-là, au moins, il est resté un auteur pratique.

Je me permettrai de faire encore une petite remarque à l'auteur de ces *Essais critiques*. Je le soupçonne de méconnaître les hommes ou de jouer au naïf. Dans son article sur la *Jeune poésie canadienne* il trouve le moyen de citer Paquin (Ubald) comme un grand poète ignoré et il ajoute : "L'incorrigible bohème-né, le libraire-amateur de Montréal, etc."

Que cela m'amuse. Je connais personnellement Ubald. Il a quelque talent. Paquin a le talent de l'écrivain qui veut arriver. Et il produit beaucoup et il arrive. Mais un bohème-né ! un peu fort tout de même ! Son père vaut quelques millions et Ubald sait cela. La bohème à ce compte ne manque pas de charme. Paquin n'a souffert ni de la faim, ni

de la soif. Bohème pour la frime, bohème pour Bernard et quelques grands naïfs. De ces bohèmes j'en ai connus plusieurs qui sont morts riches. Paquin est bohème à la façon de Gill, lequel poète vivait mieux et plus bourgeoisie que tous les épiciers de la rue Sainte-Catherine réunis ensemble. On connaît ça. J'ai fréquenté ces milieux trompeurs. Paquin ne joue jamais à la bohème devant moi : il me connaît.

C'est drôle tout de même. M. Bernard croit encore à la poésie du quartier Latin. Quel âge d'innocence ! quelle béatitude ! On envie de tels êtres.

Voilà l'aventure d'un critique qui se croyait objectiviste, doctrinaire et discipliné et que les dieux impunis ont plongé dans l'impressionnisme. En tout cas, on me jugera peut-être sévère mais j'ai dit avec franchise ce que je pensais de ces *Essais critiques* qui n'ont rien de commun avec les *Essais* de monsieur Taine, mais qui valent bien la plupart des "essais" de chez nous. C'est avec la même franchise que je vais tâcher à analyser maintenant le roman de M. Bernard, *Juana, mon aimée* et qui a remporté le Prix David 1932.